

VINCENT MOUQUIN

DISTANCE



Vincent Mouquin

Distance

© Vincent Mouquin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7403-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Victoria, pour son enthousiasme, son soutien et son amour.

La vie est une aventure audacieuse ou elle n'est rien.
— Helen Keller

Chapitre 1

Dia avait trouvé le tableau par terre, en mauvais état. Il avait été en partie préservé des flammes par le système anti-incendie qui avait empêché l'étage de l'immeuble de partir tout entier en fumée, mais il en manquait une moitié. L'autre, intacte, représentait un irréel paysage de montagne : un lac d'un bleu beau et profond, moucheté d'éclats de lumière, dans lequel se reflétaient de gigantesques arbres verts adossés à des cimes enneigées.

Elle n'avait jamais vu de paysage similaire. Pour commencer, elle n'avait jamais vu de lac qui ne soit pas asséché ou vitrifié. Mais on lui avait raconté à quoi ça avait sûrement ressemblé, et elle éprouvait un sentiment de nostalgie pour cette scène qu'elle n'avait pourtant pas vécue.

Dia reposa délicatement la toile au sol. Ce n'était pas pour un tableau qu'elle était venue fouiller cet endroit. Elle cherchait de l'électronique, des pièces de technologie préservée, des armes, des valeurs sous forme de bijoux ou de métal précieux. Sauf que ça faisait quatre bâtiments à la suite qu'elle tombait sur un os, et elle commençait à perdre espoir.

Elle avait pris de gros risques en venant jusqu'en ville, et la récompense n'était jusque-là pas à la hauteur. Elle se serait contentée des lointaines banlieues pavillonnaires du Grand Saint-Louis, mais ces dernières semblaient ne plus avoir grand-chose à lui offrir. Elle y avait fait sa dernière belle trouvaille trois jours plus tôt, mais ensuite, à court d'idées, elle s'était finalement laissé attirer comme tant d'autres avant elle par la gigantesque ville abandonnée. Au mépris de toute prudence et de son *modus operandi* habituel.

Son raisonnement était le suivant : si tout le monde avait peur de venir, alors elle y trouverait forcément des endroits non fouillés. Mais il était déjà bancal quelques heures plus tôt, et il était à présent clair qu'il ne tenait pas la route. Il y avait des signes qui laissaient à penser que ce quartier avait déjà eu des visiteurs par le passé, et dans ces cas de figure, c'était généralement premier arrivé, premier servi.

Quelquefois, ça n'était pas un problème, parce que les fouilleurs – ou, comme disaient certains, les charognards – n'étaient pas tous à la recherche des mêmes choses. Les bijoux ou les armes disparaissaient, bien sûr, mais pas forcément l'électronique. Elle continua donc son inspection de l'étage, forcée de contourner

les zones où le plancher manquait, ou d'utiliser parfois les poutres mises à nu afin de pouvoir progresser.

Le reste des lieux était peu remarquable : deux salles de bain et trois chambres, des meubles vidés et abîmés, des objets épars et sans intérêt... à l'exception d'un coffre-fort dans le mur de la chambre à coucher principale. Elle supposa qu'il avait originellement été caché derrière un autre tableau, mais que quelqu'un d'observateur ne s'était pas laissé tromper.

Le problème, comme l'attestaient le coffre toujours fermé et les multiples traces de pas visibles dans la poussière et la suie, avait été de le forcer. Et Dia ne s'imaginait pas essayer. Elle ne connaissait pas grand-chose aux coffres, et ne voyait aucun moyen de l'extraire du mur avec les outils qu'elle avait. La seule valeur potentielle que cachait cet appartement était protégée par plusieurs centimètres de métal inviolable – autrement dit, elle avait perdu son temps.

Elle revenait à l'escalier en pestant intérieurement quand un bruit soudain la mit en alerte. Une sorte de raclement. Quelque chose que l'on déplaçait ? Quelque chose qui se déplaçait ? Elle crut d'abord qu'il provenait de la rue, mais lorsqu'il se répéta une seconde fois, son pouls s'accéléra.

Est-ce que ça venait du bâtiment dans lequel elle se trouvait ? Elle avait pourtant pensé avoir exploré tout ce qui était atteignable. Elle n'était qu'au deuxième étage, mais l'immeuble s'était en partie effondré sur lui-même, après ou avant l'incendie, et le reste était inaccessible.

Si elle avait pris tant de précautions, c'était parce qu'elle avait l'impression qu'un simple éternuement aurait fait tomber toute la ruine. Mais si quelqu'un d'autre avait eu l'idée de s'enfoncer plus haut ou plus loin...

Calmons-nous. C'est le vent, ou un animal, essaya-t-elle de se convaincre.

Elle n'y croyait pas.

Au lieu de descendre, elle dégaina son arme, un fusil de chasse à canon court, et vint se camper près de la fenêtre défoncée du couloir de l'étage. Elle scruta l'extérieur, essayant de voir sans se faire voir.

Tout était calme, au-dehors. Une légère brise, de rares oiseaux, et les squelettes immobiles des gratte-ciels et des tours de Saint-Louis. Un monde d'acier, de béton et de briques. Sa bécane était garée à une centaine de mètres de là, hâtivement dissimulée sous une feuille de tôle rouillée. Elle se demanda si elle allait devoir courir pour la rejoindre.

Si c'est un gros chat ou des chiens, je serai mieux dehors. Si c'est un type avec un flingue, je suis mieux dedans.

Son arme avait une portée trop limitée pour être vraiment utile dans un espace dégagé, mais elle avait l'avantage en combat rapproché. Quoique, c'était vite dit ; elle ne pouvait pas prétendre avoir une grande expérience des combats. Elle les fuyait, généralement.

Bon, si dans trois secondes il n'y a rien eu, je descends tranqu...

Il y eut un nouveau bruit, qui lui ôta ses derniers doutes. Quelqu'un ou quelque chose venait de se réceptionner sur le même étage qu'elle, peut-être dans le même appartement. Submergée par l'adrénaline, elle descendit quatre à quatre l'escalier sans demander son reste, sans se soucier d'être discrète. Elle était en sueur, tout à coup, et le sang battait à ses tempes.

L'immeuble dans lequel elle se trouvait n'avait tout simplement plus de porte d'entrée, juste une ouverture par laquelle la lumière du soleil, la poussière et la terre sèche s'invitaient à l'intérieur. Dia fusa à travers et déboula dans la rue en mauvais état. Elle n'était même pas sûre d'avoir été suivie, mais la peur s'était emparée d'elle et son nouveau plan était de se tirer sans demander son reste. Loin de cette ville dangereuse, loin des vagabonds, pillards, et animaux dangereux qui s'y cachaient. Elle courut le long de la route, rasant autant que possible les murs encore intacts.

Le goudron de la chaussée avait disparu depuis longtemps, et elle était recouverte de gravier et de terre. Le trottoir n'était pas en meilleur état, avec ses vieilles dalles de béton disjointes, attaquées par la végétation plus vigoureuse à cette latitude que dans le Sud. Elle devait faire attention à chaque pas, et à plusieurs endroits il lui fallut contourner de véritables montagnes de débris pour pouvoir continuer, ce qui la ralentissait encore.

Loin devant elle, sur une esplanade qui bordait le Mississippi asséché, se tenaient les deux colossaux piliers d'acier qui constituaient un repère visuel immanquable lorsqu'on se trouvait dans ou à proximité de Saint-Louis. Des vestiges d'un autre temps, tout comme ce qu'elle cherchait.

Elle n'était qu'à une vingtaine de mètres de sa moto lorsqu'une détonation retentit derrière elle. Il n'y eut pas d'impact à proximité, et le son était assez étouffé pour que le tir ait pu être destiné à quelqu'un d'autre. Dans tous les cas, elle ne se retourna pas pour vérifier.

Son véhicule ne semblait pas avoir été dérangé. Elle jeta de côté la feuille de tôle qu'elle avait placée une heure plus tôt et enfourcha l'abomination mécanique qui se trouvait cachée derrière. Habituellement, elle aurait suivi un petit rituel de préparation – entourer sa tête et le bas de son visage de deux

foulards, passer une paire de lunettes de protection, et enfiler ses gants en cuir. Mais ce n'étaient pas quelques kilomètres sans rien qui allaient la tuer. Elle se contenta d'attacher sommairement sa pétoire à une sacoche et de démarrer.

Vale – car c'était ainsi qu'elle avait nommé la moto – s'élança silencieusement dans la rue. Dia effectua un virage sec, évita des voitures abandonnées, puis fonça vers les piliers d'acier, vers le lit du fleuve. Là se trouvait le seul pont encore debout qui permettait de franchir ce dernier sans patauger dans la boue entre les épaves de barges et de bateaux. C'était lui qu'elle visait.

Elle prit une fraction de seconde pour vérifier ses rétros, crut déceler une ombre devant l'immeuble qu'elle avait quitté.

Fonce, fonce !

Au bout de l'avenue, elle tourna devant le monument, puis remonta la berge et s'engagea enfin sur le pont, soulagée de n'y voir personne. Elle était désormais certaine de pouvoir mettre tout l'espace nécessaire entre cette ville et elle, et en était bien contente. Y venir avait été une belle connerie.

Elle fit une pause de l'autre côté, à l'est du fleuve, en haut d'une légère élévation. Rien ni personne ne l'avait suivie, mais elle était toujours stressée et resta sur ses gardes.

Le centre urbain de Saint-Louis, même en grande partie démoli, offrait trop de possibilités d'embuscades. Ce n'était heureusement pas le cas de l'entièreté de la région. Elle était très plate, et la végétation, bien que dense, ne dépassait pas trente centimètres de haut. Les plaines infinies s'étiraient vers l'ouest, tandis que la banlieue autour de Dia achevait de disparaître. De ses pavillons, témoins d'un autre temps et lentement absorbés par la nature, il ne restait la plupart du temps que les fondations. À un kilomètre d'elle, la zone industrielle où elle avait fait sa meilleure trouvaille de la semaine – deux ordinateurs portables cachés dans le faux plancher d'un local technique – créait une anomalie, un trou dans la prairie.

Descendue de Vale, elle fouilla dans les nombreuses saches accrochées à la moto, qui contenaient provisions, équipement et butin, et but goulûment de l'eau. Elle s'accorda quelques minutes de réflexion, appuyée contre son véhicule, avec comme panorama les hautes structures de Saint-Louis se détachant sur le fond bleu du ciel.

En rentrant maintenant, elle ramenait déjà de quoi se faire un joli pactole, et puis elle avait à faire en ville. Elle ne pouvait donc pas se permettre de trop traîner, surtout que chaque mètre parcouru était à refaire en sens inverse. Et malgré ses qualités, Vale avait ses limites.

L'engin, hybride d'un châssis de moto de rallye d'avant-guerre, d'un moteur thermique récupéré, d'un moteur électrique alimenté par une pile à hydrogène, et de pneus sans air, était vaillant, discret et économe en carburant. Mais il était également grand, mal équilibré, plutôt inconfortable, et moche. Et à moins de s'arrêter en route pour faire le plein dans des endroits peu recommandables, il était loin d'être capable de traverser le continent.

Il était donc temps de mettre le cap sur le sud.

Dia traçait à travers la prairie, debout sur ses repose-pieds. L'herbe faisait des vagues sous le vent, créait des motifs aussi loin que son regard portait. Pour éviter de faire fausse route, la jeune femme se repérait en combinant plusieurs méthodes : sa boussole lorsque le champ magnétique ne faisait pas des siennes, le soleil ou les étoiles, des vieilles cartes routières, et tout ce qu'elle pouvait voir. Le relief, les villes, les panneaux, et même les routes réclamées par la nature, dont les tracés étaient toujours présents quand on savait les chercher.

Elle s'arrêta peu après midi pour manger, dans une région parsemée de petites collines. Elle laissa Vale en bas de l'une d'entre elles tandis qu'elle-même prenait position en hauteur afin de pouvoir surveiller les environs. Elle sélectionna une grosse pierre plate comme siège, puis scruta le lointain pendant un moment à l'aide de sa paire de jumelles : tout était calme, les seuls mouvements sur la plaine étaient dus à un troupeau de moutons. Le lit asséché du Mississippi, qui émergeait d'entre les collines, était comme un grand serpent tombé du ciel, parfois traversé par les ruines d'un pont.

Rassurée par son tour d'horizon, elle passa à la restauration. Son menu était le même que les jours précédents : de l'eau de sa réserve, du pain pita avec de la viande de pécarî fumée, des baies séchées de goji et quelques amandes. S'il y avait un moment où la ville lui manquait, c'était lorsqu'il ne lui restait plus que des aliments à longue durée de conservation, et pas un seul légume ou fruit frais. Elle était très friande des figues, qu'on trouvait pour pas cher et en abondance chez elle.

Elle était en train de remballer ses affaires lorsque quelque chose au loin attira son attention. Prudente, elle s'allongea dans les herbes, ne voulant pas laisser sa silhouette se détacher sur le ciel du haut de la colline. Grâce aux jumelles, elle réalisa rapidement qu'elle avait bien fait.

Des pillards.

Cinq véhicules en colonne, qui passaient à quelques kilomètres, allant à peu près dans la direction de Memphis – au sud-ouest. Trop loin pour qu'ils l'aient